

Grand-Mère

Cent ans...un siècle... que d'événements ! Mais commençons par le début.

Ton père, Victor Voisin, jeune et beau cocher rencontre un jour Louise Héloïse. Devinez la suite : ils se marient. De cette union naquit le 4 avril 1888 une merveille, unique, Suzanne Léontine, toi ma grand-mère. C'était au temps des crinolines, des tournures, des capelines et j'en passe.

Ta mère Louise Héloïse, cuisinière dans une « grande maison » bourgeoise à Paris t'apprend bien des choses : dresser une table, arranger un bouquet, présenter un plat...

Tu connais Paris et ses fastes...vu de la cuisine !

Tu m'as dit avoir eu beaucoup de chance car tu as pu vivre auprès de tes parents alors que beaucoup d'enfants ont dû être laissés loin au « pays ».

Le 15 septembre 1896 tu rentres à l'école. En 1900 tu obtiens le certificat d'études, un bien beau diplôme en vérité qui fait la fierté de tes parents.

Le lundi 6 mai 1901 tu commences une retraite religieuse. Tu me dis avoir pris de bonnes résolutions telles que : « pratiquer la douceur à l'exemple de Jésus, qui est doux et humble de cœur ». Tu es restée toujours fidèle à ta promesse.

Un jour ta mère te dit : « On va te présenter un jeune homme ». Tu as 21 ans. Tu me dis qu'il te trouve jolie avec tes yeux bleu myosotis et tes cheveux châtain. Tu plais à Gervais qui est tonnelier de son état.

« A l'époque il n'est pas question de se voir seul. Quant à filtrer cela ne te vient même pas à l'idée ».

Ton premier baiser tu l'as donné le 3 septembre 1909, jour de ton mariage.

Vous passez des jours simples et si heureux

Le 10 juillet 1911 Robert Louis Victor mon père naquit de votre union.

Ta vie durant tu es femme au foyer, heureuse de cultiver ton potager, d'élever des poulets, des lapins et des chèvres. Tu adores les chats, les chiens. En un mot tu aimes la nature.

Les années passent. Robert se marie et tu as la joie d'avoir trois petits enfants. Moi je suis au milieu entre mes deux frères.

Un matin en 1949 Papa, dans des circonstances bien douloureuses, te confie ses enfants pour les élever. Il n'était pas question pour toi que nous soyons séparés et placés dans des familles d'accueil.

Tu m'avais très souvent dit que nous avons été la joie de tes vieux jours.

J'ai alors 6 ans.

Ce sont peut-être les plus merveilleux souvenirs de ta vie...Ce sont aussi les jours les plus durs parce que ton escarcelle n'est guère garnie mais sûrement aussi les plus beaux parce qu'il y avait plein d'amour à la maison.

Tes petits ne manquent de rien. Certes on ne mange pas de la viande tous les jours mais on mange plein de bonnes choses préparées avec amour : des beaux œufs, du lait frais, des bons légumes de ton potager. Je n'oublie pas notre grand régal : la crème de lait bouilli que tu mettais dans notre chocolat du matin (Le banania) ou avec laquelle tu préparais de si bons gâteaux.



A Noël tu as eu parfois le cœur serré parce que tu ne pouvais m'offrir une poupée. Mais il y a toujours eu au pied du sapin la traditionnelle brioche et l'orange sans oublier le chocolat bien chaud que nous buvions en rentrant de la messe de minuit.

Les jours de fête tu nous offrais un petit cœur en pain d'épice, recouvert de sucre glacé. Que c'était bon !

« A mon époque on ne dépensait pas des fortunes pour faire la fête. L'on se parle beaucoup, on s'écoute, on organise des veillées : les femmes tricotent des chaussettes, les hommes jouent aux cartes. »

Mais un jour en 1955 ton « pauvre Gervais » nous quitte. Et tu restes seule pour nous élever, nous « tes trois petits ».

J'ai maintenant 12 ans.

Il n'y avait guère à lire à la maison : le Chasseur français, le catalogue Manufrance ... Ah ! Si j'allais oublier les beaux livres rouges, ce sont des prix qui avaient été obtenus pendant les études, brèves certes mais si consciencieuses.

Je n'oublie pas ces jours bénis où tu nous as abonné mes frères à « Cœur vaillant » et moi à « Ames vaillantes ». Je crois même qu'il m'en est resté quelque chose car je cherche toujours maintenant devenue plus grande, à rester une âme vaillante.

Si nous n'étions pas dans un monde « cultivé », tu nous as appris bien des choses

Généreuse et bienveillante tu ne dis pas de mal des gens.

Au limite de la pauvreté tu savais sans hésiter donner au plus pauvres

Mais tu nous as laissé plein de belles images et en particulier celles de tes petits tabliers. Ils servaient à bien des choses d'abord à protéger ta robe en dessous, à t'essuyer les mains, ou encore à transporter des œufs ou de nombreux légumes.

Mais il n'avait pas que des images Il y avait aussi et surtout tant et tant d'amour exprimé avec pudeur certes mais avec une abondance proche de l'immensité.

Ainsi tu nous as à ta façon « armés » pour la vie.

J'ai naturellement quitté le nid mais tout ce que tu m'as appris m'a toujours été d'un précieux secours même encore aujourd'hui

Et pour tout cela je tiens à te dire un immense MERCI.

Monique